

La culture nationale du renseignement au Canada

Marco Munier
Université du Québec à Montréal
Département de science politique
munier.marco_bruno@courrier.uqam.ca

Paper prepared for presentation at the 2019 Canadian Political Science Association Annual Conference, Vancouver, June 4-6, 2019

Abstract

Since 2004, Canada has undergone several changes in its intelligence activities, ranging from increasing the resources and powers of intelligence agencies to the creation of a Committee of Parliamentarians on National Security and Intelligence. In 2017, Bill C-59, if officially adopted, will bring the most significant change in the Canadian intelligence community in several decades. However, there is a lack of theoretical and conceptual tools to apprehend and understand these changes, in a field of study too often dominated by positivist and universalist approaches. We propose to turn to a culturalist approach to intelligence, allowing us to better understand the context in which it operates in order to understand and interpret the changes taking place. Based on previous works, this paper provides a framework for analysing the national intelligence culture. The analytical framework, which is intended to be systematic, will be applied to the Canadian context. First, we will show that there are gaps in Intelligence Studies with respect to the conception of the intelligence culture. We will then propose a four-level analytical framework that includes: strategic culture, national intelligence idea, organizational structure, and level of accountability, oversight and control.

Keywords:

Intelligence, intelligence culture, strategic culture, political system, intelligence oversight

Résumé

Le Canada a connu depuis 2004 plusieurs changements dans ses activités de renseignement, en passant par l'augmentation des ressources et des pouvoirs des agences de renseignement à la création d'un Comité de parlementaires sur la sécurité nationale et le renseignement. En 2017, le projet de loi C-59, si officiellement adopté, apportera le plus important changement dans la communauté du renseignement canadienne depuis plusieurs décennies. Cependant, il manque des outils théoriques et conceptuels pour appréhender et comprendre ces changements, dans un champ d'études trop souvent dominé par les approches positivistes et universalistes. Nous proposons de se tourner vers une approche culturaliste du renseignement, nous permettant de mieux cerner le contexte dans lequel opère ce dernier afin de comprendre et d'interpréter les changements en cours. Basé sur des études antérieures, ce texte propose un cadre d'analyse de la culture nationale du renseignement. Le cadre d'analyse, se voulant systématique, sera appliqué au contexte canadien. Dans un premier temps, nous montrerons qu'il existe des lacunes dans les études du renseignement quant à la conception de la notion de culture du renseignement. Nous proposerons ensuite un cadre d'analyse en quatre niveaux, soit la culture stratégique, l'idée nationale du renseignement, la structure organisationnelle et le niveau d'imputabilité, de surveillance et de contrôle du renseignement.

Mots clefs:

Renseignement, culture du renseignement, culture stratégique, système politique, surveillance du renseignement

Introduction

Au Canada, le 11 septembre a eu pour effet de propulser le renseignement sur le devant de la scène et d'en faire l'acteur numéro un de la sécurité nationale, obligeant du même coup la communauté canadienne du renseignement à se transformer (Rudner, 2004 : 17). Dès 2004, dans le document stratégique d'Ottawa *Protéger une société ouverte: la politique de sécurité nationale du Canada*, le renseignement se tient pour la première fois au premier plan des politiques gouvernementales afin de renforcer les activités de collecte de renseignements de sécurité et de mieux les coordonner. Cette nouvelle place du renseignement dans les politiques de sécurité du gouvernement canadien se traduit également par la loi antiterroriste C-51 de 2015 venant renforcer les pouvoirs de collecte et de partage de renseignements des agences de renseignement canadiennes. Cependant, outre le renforcement des capacités de renseignement du Canada, depuis 2017 la communauté canadienne du renseignement expérimente le plus grand changement des dernières décennies. La création en 2017 d'un Comité de parlementaires sur le renseignement et la sécurité nationale vient créer un nouveau niveau de surveillance qui, avec le projet de loi C-59, toujours en discussion, veut augmenter le contrôle démocratique sur les activités de renseignement. Ce dernier projet de loi prévoit notamment la création d'un office central pour la surveillance des activités de renseignement, habilité à agir sur toute la communauté du renseignement au Canada. La C-59 va encore plus loin en proposant la création d'un Commissaire au renseignement, qui aura non seulement un rôle de surveillance à *posteriori* mais également un rôle de contrôle, en approuvant ou non les décisions en matière d'activités de renseignement après approbation par le Bureau du Conseil privé (art. 50-12 à 20).

Nous sommes cependant confrontés à quelques lacunes si nous voulons comprendre et interpréter ces changements. En effet les Études du renseignement (*Intelligence Studies*) souffrent d'une relative pauvreté théorique. Dans une revue de la littérature sur les théories du renseignement réalisée par Stephen Marrin (2018), les résultats sont édifiants. Tout d'abord, l'auteur souligne que le développement de théories du renseignement était assez rudimentaire jusque dans les années 2000, et qu'elles étaient surtout de nature descriptive plus qu'explicative (Marrin, 2018 : 481). Pour continuer, il observe que depuis une dizaine d'années, la plupart des contributions théoriques sont en réalité des références à des théories déjà existantes ailleurs (Marrin, 2018 : 484). Or, les transformations des vingt dernières années ne peuvent s'opérer efficacement que si on comprend l'objet qui est soumis à la transformation (Gill et *al.*, 2009 : 2). C'est pourquoi la théorisation du renseignement est une étape incontournable lorsqu'on veut l'étudier et si on veut élaborer de meilleures politiques découlant d'une plus grande compréhension des principaux problèmes liés au renseignement et instaurer un débat public sur le rôle de celui-ci (Johnson, 2003 : 23; Andrew, 2004 : 181).

Un deuxième constat nous montre que les Études en renseignement sont fortement dominées par les approches positivistes, dont le réalisme (voir Sims, 2009, 2015; Warner, 2009), et que certains auteurs plaident pour un rejet des approches critiques et non positivistes (Davies, 2009 : 187, 194; Lillbacka, 2013). Cependant, d'autres chercheurs insistent sur le besoin d'éclectisme en tenant compte et en développant davantage de théories non orthodoxes comme le constructivisme, le poststructuralisme, le féminisme, le marxisme ou encore le postcolonialisme (Phythian, 2009 : 61, 66; Svendsen, 2009 : 720-723; Bean, 2018). Par exemple, pour Hamilton Bean, alors que les approches traditionnelles postulent que les faits parlent d'eux-mêmes, les

approches non positivistes mettent l'accent sur les contextes politique, socioculturel et institutionnel pour montrer comment l'information est identifiée, recueillie, traitée, partagée, reçue, voire instrumentalisée. Pour Bean, l'avantage des approches non positivistes, qu'il nomme « marginales », est que celles-ci visent à révéler l'influence de l'idéologie, des identités et du pouvoir dans le fonctionnement des faits sociaux (Bean, 2018 : 536).

Parmi les approches non conventionnelles du renseignement, l'approche culturaliste et comparative nous paraît particulièrement intéressante et pertinente. Une approche comparative du renseignement permet non seulement de tester des hypothèses, mais contribue également au processus de construction théorique, notamment en montrant les caractéristiques qui sont uniques à un pays ou partagées (Rogg, 2018 : 547; O'Connell, 2004 : 190; Hastedt, 1991 : 55). Prenant le pas des études comparatives, plusieurs auteurs ont cherché à dégager des cultures distinctes dans le renseignement. L'étude des cultures nationales du renseignement a son importance en ce qu'elle permet de se détacher de la croyance selon laquelle le modèle américain est universellement applicable (Gill, 2008 : 1), tout en contribuant au développement théorique des *Intelligence Studies* par l'identification des caractéristiques uniques ou partagées des systèmes nationaux de renseignement. Adda Bozeman avait déjà affirmé en 1988 qu'il était impossible d'arriver à une définition ou une théorie unique et universelle du renseignement dans la mesure où il existe une variété de systèmes de renseignement dépendants des différents systèmes et cultures politiques qui composent le système international (149-150). Bozeman avait déjà, peut-être sans le savoir, posé les premières pierres pour l'étude des cultures de renseignement.

Ce texte est tirée de mon projet de mémoire de maîtrise qui s'intéresse particulièrement à l'étude de la culture nationale du renseignement au Canada. Nous partons du principe que pour comprendre à la fois l'état actuel du renseignement canadien et les changements qui sont projetés, il faut comprendre le contexte culturel qui façonne ce dernier, que cela soit dans sa nature, ses actions ou sa structure. Deux questions découlent donc de ce principe: Quelles sont les caractéristiques de la culture du renseignement canadienne? Comment peut-on interpréter les changements auxquels fait face le renseignement canadien à la lumière de sa culture?

Ce présent texte est divisé en deux grandes parties. Dans la première, une revue détaillée de la littérature permettra de situer le présent projet, de délimiter le champ disciplinaire et d'identifier les études pertinentes sur lesquelles se base ce projet et les lacunes qu'il propose de combler. En deuxième partie, je proposerai un cadre d'analyse en prenant le soin de délimiter les contours analytiques et conceptuels de ce cadre.

Étudier les cultures nationales du renseignement

Il n'existe pas à l'heure actuelle de cadre d'analyse systématique, donc généralisable, qui ait été rigoureusement défini et opérationnalisé. De plus, même si des tentatives d'application du concept de culture du renseignement ont eu lieu, elles ne reposent sur aucune définition précise et identifiable du concept de culture de renseignement et n'explicitent pas de cadre d'analyse permettant une systématisation des études des cultures de renseignement. Cependant, certaines études, quelles soient empiriques ou conceptuelles, permettent de jeter les bases de l'étude systématique des cultures de renseignement.

Les conceptions de la culture du renseignement

C'est à Bradford Westerfield (1997) que l'on doit une des premières références à la culture du renseignement lorsqu'il affirme que « *distinctive national cultures carry embedded within them corresponding distinctive intelligence cultures* ». Il n'ira cependant pas plus loin dans ce qu'il entend par culture nationale et culture du renseignement. C'est en 2002, avec Philip H. J. Davies, que le tournant culturaliste en Intelligence Studies prend plus d'ampleur. L'auteur affirme que la pierre angulaire de toute théorie de la culture du renseignement repose sur l'idée que les pays se font du renseignement, c'est à dire les différentes définitions qu'on lui donne et comment ces définitions agissent sur l'institutionnalisation de la communauté du renseignement (Davies, 2002 : 66). En effet, la première question à laquelle les États et les dirigeants ont à répondre est qu'est-ce que le renseignement? Selon les pays et leur histoire respective, les dirigeants et les institutions définiront différemment ce qu'ils entendent par renseignement (Davies, 2002 : 62). Stuart Farson avait déjà en 1989 mis de l'avant l'importance des différences sur la définition à donner au mot « renseignement ». En 2004, Davies complète sa vision de la culture du renseignement en ajoutant la prise en compte des cultures organisationnelles. On pourrait alors définir la culture du renseignement selon Davies comme le rôle des normes et des valeurs de la culture organisationnelle nationale ainsi qu'une spécificité nationale dans la conception du travail du renseignement (Davies, 2004 : 518). Pour l'auteur, dans la façon de faire du renseignement, la culture apporte influences, orientations et attentes (Davies, 2004 : 496). D'autres auteurs, comme Stephen Welch (2013) et Lauri Holmström (2013) proposent également de limiter l'étude de la culture du renseignement à l'étude des organisations de renseignement et des cultures organisationnelles qui en découlent, en s'intéressant spécifiquement au modèle d'organisation d'une agence parce que l'agencement de l'organisation, les énoncés de missions, les règles explicites et les discours de justification quotidiens des acteurs du renseignement peuvent être analysés comme des aspects discursifs de la culture du renseignement (Welch, 2013 : 24).

D'autres auteurs se sont tournés vers les Études de sécurité et le concept de culture stratégique. Pour Michael Turner, le renseignement est le résultat d'un processus historique et de discours dominants produisant des normes de comportements acceptables. En d'autres termes, la culture stratégique d'un pays influence l'évolution et le milieu opérationnel du renseignement par les normes qu'elle produit (Turner, 2004 : 43). Pour Isabelle Duyvesteyn, le rôle de la culture stratégique sur le fonctionnement du renseignement se retrouve à chacune des phases du cycle du renseignement, soit l'orientation, le recueil, l'analyse et la dissémination (2011 : 524-525).

Enfin, devant la sous-théorisation de la culture du renseignement, plusieurs auteurs ont cherché à établir un cadre d'analyse systématique de la culture nationale du renseignement permettant ainsi des comparaisons cohérentes entre les différents pays. Glenn Hastedt propose dès 1991 un cadre d'analyse multiscalaire comprenant quatre niveaux: l'individuel, l'institutionnel, le sociétal, et l'environnement stratégique. Le niveau institutionnel sera le lieu de l'analyse des cultures bureaucratiques, de l'existence et du niveau de supervision des agences ou encore les procédures opérationnelles. Au niveau sociétal, l'attention sera portée sur la manière dont le renseignement est formé par les valeurs partagées par la société, les normes ou la structure politique (Hastedt, 1991 : 63). Ainsi, il serait possible de déterminer quelles sont les caractéristiques uniques à un pays et lesquelles sont partagées par plusieurs États (Hastedt, 1991 : 55).

Peter Gill souligne l'importance de décrire et d'analyser une grande variété de systèmes nationaux de renseignement pour contrebalancer la croyance selon laquelle le système de renseignement anglo-américain est un modèle universellement applicable (2008 : 1). L'auteur propose également une grille d'analyse des différents systèmes de renseignement se découpant en quatre niveaux : le contexte international, le type de régime, les organisations et le niveau de surveillance des agences de renseignement. Cette grille d'analyse permettrait de mieux comprendre « *how different national intelligence cultures operate* » (Gill, 2008 : 16). Bob De Graaff et James M. Nyce, dans un ouvrage collectif de 2018, affirment que les cultures nationales de renseignement sont formées par l'histoire et l'environnement du pays. En effet, même si les communautés de renseignement ou les agences peuvent être inspirées par l'extérieur, elles doivent s'adapter à leur environnement national et créer leurs propres structures et cultures (De Graaff et Nyce, 2018 : xxix-xxx). Les auteurs conçoivent alors un cadre d'analyse dans lequel une organisation ou une communauté du renseignement est vue comme faisant partie d'un système social en transition et dans lequel les organisations du renseignement opèrent dans des environnements de tâches et de valeurs (De Graaff et Nyce, 2018 : xxxiv). Ainsi, ils proposent de s'intéresser à trois éléments : l'effet de l'environnement sur le renseignement, les organisations de renseignement elles-mêmes et l'effet de ces organisations sur l'environnement (De Graaff et Nyce, 2018 : xxxv-xxxviii). Cependant, pour De Graaf et Nyce, le système de renseignement et les deux environnements précédemment décrits ne serait qu'un sous-système de systèmes plus vastes, comme celui de sécurité, le politique ou le militaire. Enfin, les auteurs précisent que le sens des termes qu'ils ont utilisé pour leur modèle dépend largement des biais scientifiques et de comment les auteurs emploieront le modèle (De Graaff et Nyce, 2018 : xxxiv). Ces deux limites posent cependant de nombreuses questions, notamment sur la généralisation du cadre d'analyse.

Enfin, insistons sur l'apport de Mark Phythian (2015), qui est certainement l'un des plus complets pour l'étude de la culture du renseignement dans la mesure où il combine les propositions d'un certains nombres d'auteurs que nous avons précédemment abordés. Tout en faisant directement référence à la culture stratégique, il affirme que s'il y a plusieurs façons de faire la guerre, il est possible d'identifier des manières distinctes de faire du renseignement et propose une première définition de la culture du renseignement comme étant composée des idées, des réponses et des comportements acquis par la communauté du renseignement et conditionnés par l'histoire et la géographie (Phythian, 2015 : 34). Cependant, l'auteur soutient que la culture du renseignement doit être définie de façon plus large en dépassant la simple étude des communautés du renseignement et de la production du renseignement. Contrairement à la culture stratégique, qui se concentre essentiellement au niveau de l'élite politique et des professionnels, la nature même du renseignement nécessite de s'intéresser à la culture politique en général, c'est à dire les prédispositions qui donnent forme et sens aux actes politiques (Phythian, 2015 : 34). Partant de cette affirmation et en combinant les différents éléments des approches de Hastedt (1991), Turner (2004), ou encore Gill (2008), Phythian propose quatre niveaux d'analyse interdépendants et perméables les uns aux autres pour l'étude de la culture nationale du renseignement (Phythian, 2015 : 35-40). Le premier niveau est celui de l'environnement stratégique et serait selon l'auteur largement couvert par la culture stratégique. Le deuxième niveau, celui du type de régime où l'on distinguera les États totalitaires et démocratiques (avec toutes les nuances qu'il y a entre les deux), les États forts et les États faibles

ou encore la nature de la formation des États (États révolutionnaires par exemple). Le troisième niveau, dit organisationnel, se concentrera quant à lui sur l'organisation de la communauté du renseignement d'un pays donné, les différentes cultures organisationnelles coexistantes, la distinction entre renseignement intérieur et étranger ou encore le niveau de coopération internationale des différentes agences. Enfin, le quatrième niveau, sociétal, est le lieu d'intersection entre la culture politique et la culture du renseignement. Dans des États libéraux et démocratiques, les pratiques du renseignement peuvent venir créer des tensions avec des principes susceptibles d'être au cœur de la culture politique (Phythian, 2015 : 40). Dans ces pays, la culture nationale du renseignement ne serait pas simplement, selon Phythian, le produit des politiques issues de l'élite politique et professionnelle mais aussi des pressions et des influences exercées par l'extérieur, notamment sur les besoins d'une meilleure surveillance, voir contrôle, du renseignement (Phythian, 2015 : 40).

Les études empiriques sur la culture du renseignement

Malgré l'absence de théorisation rigoureuse, il existe toutefois plusieurs tentatives d'appliquer empiriquement le concept de culture du renseignement, notamment aux États-Unis et au Royaume-Uni. Cependant, ces tentatives présentent quelques lacunes, dont une conception de la culture du renseignement trop restrictive, une imprécision dans l'utilisation de certains concepts ou tout simplement l'absence de liens entre les événements observés et la notion de culture qui est rarement définie. Philip H.J. Davies (2002, 2004, 2012a, 2012b) caractérise la culture du renseignement comme l'idée nationale du rôle et du fonctionnement du renseignement, qui découlerait des expériences historiques et qui influence l'organisation et les cultures organisationnelles de la communauté du renseignement. Aux États-Unis, le renseignement renvoie directement au produit fini, c'est à dire à l'analyse, et proviendrait de l'expérience de Pearl Harbor, où les États-Unis manquaient d'analyses des informations qu'ils détenaient (Davies, 2002 : 65). Au Royaume-Uni, le renseignement est plutôt lié à la collecte de données brutes, et proviendrait de l'échec de la guerre contre les Boers, dans laquelle le renseignement britannique manquait cruellement d'informations sur ce qu'il se passait sur le terrain (Davies, 2002 : 64). Davies tente alors de qualifier les différentes cultures organisationnelles, les États-Unis étant dominés par une culture faiblement collégiale mais hiérarchique et favorisant la compétition bureaucratique (2004 : 499), alors qu'au Royaume-Uni, la culture organisationnelle est plutôt collégiale et centralisée (2004 : 502). Cela dit, Davies n'analyse pas la culture organisationnelle du renseignement en tant que tel mais plutôt la prise de décision au plus haut niveau de l'exécutif.

Philip Murphy (2002) tentera quant à lui de démontrer l'existence d'une culture du renseignement du Commonwealth pendant la Guerre froide, en arguant que la culture du renseignement au Royaume-Uni a déterminé l'évolution et l'organisation du renseignement des pays du Commonwealth. En réalité, l'auteur ne précise pas quelle est cette culture du renseignement britannique et ne démontre que l'influence britannique dans la conception de certaines agences de renseignement des Dominions, mais ne caractérise pas les différentes cultures du renseignement, pour déterminer quelles caractéristiques sont communes et lesquelles sont propre à chaque pays.

D'autres auteurs, comme Michael Turner (2004) et Matthew Aid (2011) ont tenté d'appliquer le concept de culture stratégique pour démontrer la spécificité culturelle du renseignement américain. Turner identifie plus d'une dizaine de particularités culturelles du renseignement américain découlant de la culture stratégique américaine (2004 : 49), qui sont en réalité communes à plusieurs pays (Davies, 2004 : 496; 2012a : 14). Aid (2011) omet de caractériser la culture stratégique américaine, et n'établit pas de liens clairs entre les éléments culturels du renseignement américain qu'il a identifié et la culture stratégique américaine qu'il n'a pas définie.

Loch Johnson (2008), quant à lui, essaye de reproduire le cadre d'analyse de Gill (2008) pour analyser le système national de renseignement américain, en tenant compte de l'environnement international, du type de régime, de l'organisation bureaucratique et de la surveillance et du contrôle du renseignement. Si l'exercice est bien mené, il s'agit surtout d'une description du renseignement américain selon les quatre niveaux d'analyse, mais sans lien avec des éléments culturels spécifiques. Autrement dit, Johnson décrit bien le fonctionnement du renseignement aux États-Unis mais ne fait pas de liens avec une quelconque culture nationale du renseignement américain.

Au Canada, aucune étude n'a porté sur la culture du renseignement. La littérature sur le renseignement canadien porte avant tout sur son aspect historique, sur le volet de la surveillance et du contrôle ou encore questionne l'absence d'un service de renseignement étranger. Tout d'abord, un certain nombre d'auteurs se sont employés à étudier l'origine et l'évolution du renseignement canadien, notamment en montrant l'importance de celui-ci durant les deux Guerres mondiales et la guerre froide (Wark, 1989; Anderson, 1994; Rudner, 2006), et en constatant son évolution après le 11 septembre 2001 vers plus de prérogatives (Rudner, 2004, 2006; Farson et Whitaker, 2008; Tierney, 2015). D'autres chercheurs questionnent l'absence d'un service de renseignement étranger, particularité parmi les pays occidentaux. Si certains se positionnent en faveur de la création d'un tel service (Hensler, 1995; Parkinson, 2006), mettant de l'avant un avantage stratégique pour le Canada, d'autres sont plutôt réticents, évoquant les coûts politiques potentiels de l'utilisation de cette composante du renseignement (Robinson, 2009 : 716). Enfin, beaucoup se questionnent sur la nature du système de surveillance et de contrôle du renseignement au Canada. La plupart des chercheurs se rejoignent sur la timidité de la surveillance du renseignement, provenant du système de Westminster et s'entendent pour un accroissement des pouvoirs de surveillance, voire de contrôle, des organismes déjà existants ou du Parlement (Farson, 2000, 2005; MacDonald, 2011). Cela dit, pour d'autres auteurs, le système de surveillance et de contrôle serait déjà satisfaisant, mais il faudrait étendre le rôle de l'organe principal de contrôle, le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité (Shore, 2006).

Cadre théorique et conceptuel: opérationnalisation de la notion de culture du renseignement

Le concept de culture est parmi les plus difficilement définissables et fait d'ailleurs partie des concepts essentiellement contestables. Autrement dit, il s'agit d'une notion, qui parce que très vague et très large, ne peut trouver de définition précise et consensuelle et donne lieu à des disputes sans fin quant à sa bonne utilisation (Gallie, 1956 : 169). Cela dit, que la culture soit un concept essentiellement contestable ne signifie pas qu'il faille abandonner pour autant tout effort d'en préciser les contours, comme le rappelle Baldwin (1997).

Cette partie aura donc pour tâche de fournir une définition rigoureuse du concept de culture du renseignement et un cadre d'analyse opérationnalisé qui nous servira à caractériser la culture nationale du renseignement au Canada.

Définition de la culture nationale du renseignement

Avant de proposer une définition satisfaisante de la culture du renseignement, il nous faut préciser ce que l'on entend par le terme *culture*. Nous pouvons définir la culture comme Raymond Williams pour lequel celle-ci peut être considérée comme une manière de vivre particulière qui s'exprime par certaines significations et valeurs, notamment à travers les institutions et le comportement ordinaire (Williams, 2011 [1958] : 54, 2009 : 32). Talcott Parsons rajoutera que la culture implique des idées et des croyances sur le monde, évalués à travers des standards normatifs (incluant des standards moraux). Les actions concrètes seront alors évaluées en fonction de leur adéquation avec ces idées, croyances et normes (Smith et Riley, 2009 : 29). Dans le cadre de ce projet, sans s'éloigner des conceptions de Williams et Parsons, la culture sera abordée comme Marc Howard Ross la définit. Selon l'auteur, la culture fournit un cadre pour l'organisation des activités ordinaires des individus, donne sens aux actions, relie les identités à l'action politique et prédispose les individus et les groupes à considérer certaines actions et à en rejeter d'autres. En d'autres mots, la culture définit l'identité sociale et politique, structure les actions sociales et impose un ordre normatif à la vie politique et sociale, tout en agençant les priorités politiques (Ross, 2009 : 134, 139).

La culture du renseignement, quant à elle, n'a jamais été réellement définie. Certains auteurs y voient un synonyme de la culture stratégique, mais appliquée au renseignement (Turner, 2004 : 43; Duyvesteyn, 2011 : 525), alors que d'autres voient dans la culture nationale du renseignement une compréhension du rôle et du travail du renseignement ainsi qu'une culture organisationnelle propre (Davies, 2002, 2004; Crosston, 2015). Michael Warner propose quant à lui une définition plus large des systèmes nationaux de renseignement qu'il définit comme un ensemble d'autorités, de ressources, un système de surveillance ainsi que des missions assignées à des organes officiellement organisés pour accomplir des fonctions de renseignement (2009 : 15). Selon Mark Phythian, cette définition à le mérite d'être plus englobante et d'intégrer le niveau sociétal avec la fonction de surveillance, allant au delà des conceptions traditionnelles se concentrant sur la communauté du renseignement et la production du renseignement (2015 : 35).

Ainsi, en reprenant les différentes conceptions et définitions, nous pourrions définir la culture du renseignement comme un ensemble d'idées, de comportements et de normes collectivement partagés et durables dans le temps sur la façon de concevoir le rôle et le travail du renseignement et les cultures organisationnelles qui en découlent, l'organisation de la

communauté du renseignement ainsi que le niveau du système de surveillance et de contrôle du renseignement dans un pays donné. Ces ensembles d'idées, de comportements et de normes sont façonnés par l'histoire, l'environnement international et la culture politique.

Avec cette définition nous pouvons à présent fournir un cadre d'analyse qui se veut systématique, donc généralisable, favorisant une étude détaillée de la culture nationale du renseignement dans un pays donné, et permettant des études comparatives. Nous considérons, à l'instar de Colin Gray (1999), que la culture du renseignement fournit un contexte influençant le comportement. Autrement dit, la culture du renseignement ne peut être vue comme une variable causale. Nous ne recherchons donc pas à expliquer les causes des pratiques du renseignement au Canada mais à comprendre le contexte [culturel] dans lesquelles ces pratiques opèrent, à leur donner un sens et interpréter leurs exercices. Nous choisissons de reprendre le cadre d'analyse de Phythian (2015) et de Gill (2008), tout en le complétant avec l'apport de Davies (2002)¹. Ainsi, l'étude de la culture du renseignement se divisera en quatre niveau, soit l'environnement international, l'idée nationale du renseignement, les cultures organisationnelles et l'organisation de la communauté du renseignement et enfin l'imputabilité, la surveillance et le contrôle du renseignement. Les prochaines sections seront consacrées à opérationnaliser ce cadre d'analyse, c'est à dire à définir rigoureusement chacun des niveau, ce qu'ils incluent et ce qu'ils excluent.

La culture stratégique comme premier niveau d'analyse

Comme le fait remarquer Phythian (2015 : 36), ce niveau d'analyse est couvert par la culture stratégique. De nombreux auteurs ont par ailleurs déjà opté pour une application de la culture stratégique à l'étude du renseignement. La culture stratégique sera considérée ici comme un ensemble de normes, d'idées et de pratiques interdépendants et dérivant d'un récit identitaire global d'une communauté en matière de sécurité internationale (Meyer, 2005 : 529; Massie, 2013 : 76). Pour éviter de s'enfermer dans une opérationnalisation trop restrictive de la culture stratégique, risquant de la rendre inopérable pour le renseignement, nous l'opérationnaliserons en tant que perception des menaces dominantes et des réponses privilégiées pour y faire face, en nous inspirant notamment de Doeser et Eidenfalk (2018 : 6) et Sperling (2010 : 12). Rappelons que la culture stratégique n'est qu'une facette de la culture du renseignement et que la culture stratégique produit des normes de comportements acceptables pour le renseignement (Turner, 2004 : 43).

Au Canada, deux conceptions de la culture stratégique dominant dans la période post-guerre froide, l'internationalisme libéral et l'atlantisme. Le premier se fonde sur l'idée de la primauté du droit international, du multilatéralisme à travers les institutions internationales, le rôle de médiateur, la distanciation et le contrepoids des États-Unis en politique étrangère et la stabilité du système international (Nossal et *al.*, 2015 : 170). Le second est caractérisé par le désir de maintenir une bonne relation entre les trois alliés traditionnels du Canada, à savoir les

¹ Mark Phythian (2015) propose un cadre d'analyse sur quatre niveaux : l'environnement international, le type de régime, le niveau organisationnel et le niveau sociétal. Peter Gill (2008) distingue également quatre niveaux d'analyse dans l'étude des systèmes de renseignement et de sécurité : l'environnement stratégique et la perception des menaces, le type de régimes, l'organisation des agences et leur contrôle par l'exécutif, la supervision du renseignement. Enfin, Philip Davies (2002), propose comme point de départ à toute théorie de la culture du renseignement l'analyse de la définition que les pays donnent au renseignement.

États-Unis, la France et le Royaume Uni à travers l'OTAN, d'être un allié fiable pour cette alliance et donc de participer aux interventions militaires de cette dernière (Massie, 2009 : 639-644).

L'idée nationale du renseignement

Lorsque l'on veut étudier la culture du renseignement dans un pays, il faut prêter une attention particulière à la définition que le pays donne au renseignement. Comme le remarque Stuart Farson en 1989, le mot renseignement est en lui-même problématique, dans la mesure où il renvoie à la fois à l'activité de renseignement et à la structure organisationnelle de la communauté du renseignement (52). En plus de signifier une activité et communauté organisationnelle, le mot renseignement peut couvrir une large gamme d'activités communément rassemblées sous ce terme, comme la collection et l'analyse d'informations, les opérations spéciales, les opérations clandestines, ainsi que l'espionnage au sens large et le contre-espionnage. Pour comprendre le sens de ce terme, il faudrait prêter attention au contexte national dans lequel il est utilisé (Farson, 1989 : 52). Philip H. Davies abondera dans ce sens en affirmant que différents pays auront différentes conceptions du renseignement en fonction de leur histoire respective (2002 : 62). Pour formuler une théorie culturaliste du renseignement, il faut avant tout s'intéresser à la façon dont les pays définissent le renseignement (Davies, 2002 : 66). En effet, la façon dont on pense le renseignement influencera la manière dont on pratique le renseignement (Davies, 2002 : 66). Davies (2002, 2004, 2012) a par ailleurs déjà démontré que les États-Unis et le Royaume-Uni, pourtant tous deux partenaires dans les Five Eyes, le plus important partenariat dans le domaine du renseignement, avaient des conceptions différentes du renseignement.

Dans cette section, nous nous intéresserons à comment le Canada conçoit le renseignement, ce qui aura un impact sur comment le Canada le pratique.

Les cultures organisationnelles et la structuration de la communauté du renseignement

C'est dans ce niveau d'analyse que la plupart des études sur une culture du renseignement se sont concentrées (Phythian, 2015 : 39). On pourrait définir la culture organisationnelle comme « *the pattern of shared beliefs and values that give members of an institution meaning, and provide them with the rules for behavior in their organization* » (Davis, 1984 : 1). Edgar Schein (1992 : 10), conçoit la culture organisationnelle comme un apprentissage partagé accumulé par un certain groupe, couvrant les aspects comportementaux, émotionnels et cognitifs des membres du groupe, qui provient d'une expérience historique partagée. La culture implique également l'idée d'une certaine stabilité dans le temps et une certaine résistance aux changements (Schein, 1991 : 245).

Il existe plusieurs phénomènes que la culture organisationnelle peut englober comme par exemple : les régularités dans les interactions entre les individus, les normes du groupe, les valeurs partagées, les principes idéologiques du groupe, les règles de l'organisation, les compétences des membres du groupes, les modèles mentaux ou encore les significations partagées (Schein, 1992 : 8-9). Dans le cadre de ce mémoire, pour faire ressortir une certaine culture organisationnelle, nous nous intéresserons aux règles (formellement construites et enregistrées), aux pratiques (à travers les conduites) et aux récits (Lowndes et Roberts, 2013 : 52).

L'objectif de cette section sera donc de caractériser les différentes cultures organisationnelles des organes principaux du renseignement canadien, comme le Services canadien de renseignement de sécurité et le Centre de sécurité des télécommunications. Comme dans les grandes organisations il existe des variations dans leur culture intra-institutionnelle (Schein, 1992 : 14), c'est à dire des sous-cultures, nous essayerons dans la mesure du possible de faire ressortir ces sous-cultures, mais aussi les similarités culturelles inter-organisationnelles si elles existent.

L'imputabilité, la surveillance et le contrôle du renseignement

Certains auteurs ont proposé comme dernier facteur le niveau sociétal (Phythian, 2015 : 40), tandis que d'autres y préfèrent l'analyse de la surveillance des agences de renseignement (Gill, 2008 : 9). En réalité, ces auteurs traitent de la même chose. En effet, chez Phythian, la surveillance du renseignement est le résultat de l'intersection entre la culture du renseignement et une culture politique plus large, qui se traduit par un marchandage entre sécurité et liberté (2015 : 40). Cependant, pour l'auteur, le niveau sociétal est plus large que simplement la surveillance du renseignement, dans la mesure où il incorpore également la réception du renseignement dans une culture politique plus large (Phythian, 2015 : 40). Cela n'est pas sans poser quelques problèmes dues à l'imprécision du concept de culture politique. Par soucis de précision, nous décidons de circonscrire le niveau sociétal à l'étude du niveau de surveillance et de contrôle du renseignement, ayant un impact direct sur le fonctionnement du renseignement dans un pays.

Dans les cadres d'analyse proposés, aucun auteur ne semble faire de distinction entre surveillance (*oversight*) et contrôle, ne traitant que du premier. Dans notre cadre d'analyse nous distinguons cependant les deux termes. La surveillance du renseignement renvoie à l'idée d'une supervision, qui vise à s'assurer que les agences de renseignement respectent les bases légales, les normes éthiques et que leurs actions et objectifs sont conformes aux valeurs de la société (Gill et Phythian, 2018 : 157 ; Caparini, 2007 : 9). Le contrôle, quant à lui, réfère à la possession de certaines prérogatives et pouvoirs pour gérer et diriger les opérations, et renvoie surtout à un contrôle politique ou un contrôle administratif (Gill et Phythian, 2018 : 156 ; Caparini, 2007 : 8). Il peut cependant exister un certain contrôle extérieur au gouvernement, le nouveau Commissaire au renseignement au Canada étant un exemple.

C'est également à ce niveau que l'influence du type de régime, ou plus précisément du système politique aura le plus d'impact. Par exemple, dans le système parlementaire canadien, MacDonald constate que l'imputabilité parlementaire du renseignement au Canada est plus faible que ne le laisse penser la tradition de responsabilité ministérielle dans le système de Westminster. Selon l'auteur, cette faible imputabilité résiderait dans la conception des élites politiques du système de Westminster lui-même (Macdonald, 2011 : 33). Il existerait alors au Canada un paradoxe. Le modèle de Westminster prévoit une responsabilité ministérielle et une imputabilité plus importante vis-à-vis du Parlement, mais l'interprétation de ce modèle au Canada donne l'effet inverse. Aussi, nous questionnerons l'impact de constitutionnalisme et de la Charte des droits et libertés sur le niveau de surveillance et de contrôle du renseignement canadien.

Conclusion

Ce texte a donc pour objectif d'explicitier la pertinence et les contours analytiques et conceptuels de mon mémoire de maîtrise sur la culture nationale du renseignement au Canada. La revue de littérature montre notamment qu'il existe des lacunes quant à la conceptualisation de la culture du renseignement, tout en identifiant les travaux déjà existants sur le sujet. Le cadre d'analyse proposé tente de combler ces lacunes, en s'inspirant d'études antérieures, et propose de l'appliquer au contexte canadien, sujet à changement ces dernières années. Identifier une culture canadienne du renseignement nous permettra de saisir le contexte dans lequel opère le renseignement. Nous pourrons alors interpréter et donner un sens aux pratiques du renseignement canadien, tout en contribuant au débat public sur celui-ci au Canada.

Références

- Aid, Matthew M. (2011), « Sins of Omission and Commission: Strategic Cultural Factors and US Intelligence Failures During the Cold War », *Intelligence and National Security*, vol. 26, n°4, pp. 478-494.
- Anderson, Scott (1994), « The Evolution of the Canadian Intelligence Establishment 1945-1950 », *Intelligence and National Security*, vol. 9, n°3, pp. 448-471.
- Andrew, Christopher (2004), « Intelligence, International Relations and ‘Under-theorisation’ », *Intelligence and National Security*, vol. 19, n°2, pp. 170-184.
- Baldwin, David A. (1997), « The Concept of Security », *Review of International Studies*, vol. 23, n°1, pp. 5-26.
- Bean, Hamilton (2018), « Intelligence theory from the margins : questions ignored and debates not had », *Intelligence and National Security*, vol. 33, n°4, pp. 527-540.
- Bozeman, Adda (1988), « Political Intelligence in Non-Western Societies : Suggestion for Comparative Research », chap. in, *Comparative Foreign Intelligence : The U.S., the U.S.S.R., the U.K. and the Thierd World*, Roy Godson (dir.), pp. 115-155, Pergamon-Brassey’s, 157p.
- Canada (2004), *Protéger une société ouverte: la politique canadienne de sécurité nationale*, [en ligne] <http://publications.gc.ca/collections/Collection/CP22-77-2004F.pdf>, consulté le 21 mai 2019.
- Caparini, Marina (2007), « Controlling and Overseeing Intelligence Services in Democratic States », chap. in, *Democratic Control of Intelligence Services : Containing Rogue Elephants*, Hans Born et Marina Caparini (dir.), pp. 3-24, Ashgate, 303p.
- Crosston, Matthew (2015), « Cultures, Conditions, ans Cognitive Closure: Breaking Intelligence Studies Dependence on Security Studies », *Journal of Strategic Security*, vol. 8, n°3, pp. 24-45.
- de Graaff, Bob et Nyce, James M. (2018), « Introduction », chap. in, *The Handbook of European Intelligence Cultures*, Bob de Graaff et James M. Nyce (dir.) avec Chelsea Locke, pp. xxix-xlvi, Rowman & Littlefield, 449p.
- Davies, Philip H.J. (2012a), *Intelligence and Government in Britain and the United States : Volume 1 : Evolution of the U.S. Intelligence Community*, Praeger, 441p.
- Davies, Philip H.J. (2012b), *Intelligence and Government in Britain and the United States : Volume 2 : Evolution of the U.K. Intelligence Community*, Praeger, 385p.

- Davies, Philip H.J. (2009), « Theory and intelligence reconsidered », chap. in, *Intelligence Theory: Key questions and debates*, Peter Gill, Stephen Marrin et Mark Phythian (dir.), pp. 186-207, Routledge, 235p.
- Davies, Philip H. J. (2004), « Intelligence culture and intelligence failure in Britain and United States », *Cambridge Review of International Affairs*, vol. 17, n°3, pp. 495-520.
- Davies, Philip H. J. (2002), « Ideas of Intelligence: Divergent National Concepts and Institutions », *Harvard International Review*, vol. 24, n°3, pp. 62-66.
- Davis, Stanley M. (1984), *Managing Corporate Culture*, Ballinger, 123p.
- Doeser, Frederik et Joakim Eidenfalk (2019), « Using strategic culture to understand participation in expeditionary operations : Australia, Poland, and the coalition against the Islamic State », *Contemporary Security Policy*, vol. 40, n°1, pp. 4-29.
- Duyvesteyn, Isabelle (2011), « Intelligence and Strategic Culture: Some Observations », *Intelligence and National Security*, vol. 26, n°4, pp. 521-530.
- Farson, Stuart (2005), « Canada's Long Road from Model Law to Effective Oversight of Security and Intelligence », chap. in, *Who's Watching the Spies? Establishing Intelligence Service Accountability*, Hans Born et Loch K. Johnson (dir.), pp. 99-118, Potomac Book, 255p.
- Farson, Stuart (2000), « Parliament and its Servants: Their Role in Scrutinizing Canadian Intelligence », chap. in, *American-British-Canadian Intelligence Relations 1939-2000*, David Stafford et Rhodri Jeffreys-Jones (dir.), pp. 225-258, Frank Cass, 286p.
- Farson, Stuart (1989), « Schools of Thought: National Perception of Intelligence », *Conflict Quarterly*, vol. 9, n°2, pp. 52-104.
- Farson, Stuart et Whitaker, Reg (2008), « Canada », chap. in, *PSI Handbook of Global Security and Intelligence: National Approaches. Volume one: The Americas and Asia*, Stuart Farson, Peter Gill, Mark Phythian et Shlomo Shpiro (dir.), pp. 22-51, PSI, 677p.
- Gallie, Walter B. (1956), « Essentially Contested Concepts », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 56, pp. 167-198.
- Gill, Peter (2008), « Introduction », chap. in, *PSI Handbook of Global Security and Intelligence: National Approaches. Volume one: The Americas and Asia*, Stuart Farson, Peter Gill, Mark Phythian et Shlomo Shpiro (dir.), pp. 1-17, PSI, 677p.

- Gill, Peter et Mark Phythian (2018), *Intelligence in an Insecure World*, Polity, 238p.
- Gill, Peter, Stephen Marrin et Mark Phythian (dir.) (2009), « Introduction », chap. in, *Intelligence Theory : Key questions and debates*, pp. 1-3, Routledge, 235p.
- Gray, Colin S. (1999), « Strategic Culture as Context: The First Generation of Theory Strikes Back », *Review of International Studies*, vol. 25, n°1, pp. 49-69.
- Hastedt, Glenn P. (1991), « Towards the Comparative Study of Intelligence », *Conflict Quarterly*, vol. 11, n°3, pp. 55-72.
- Hensler, Alistair S. (1995), « Creating a Canadian foreign intelligence service », *Canadian Foreign Policy Journal*, vol. 3, n°3, pp. 15-35.
- Holmström, Lauri (2013), « Intelligence Culture, Economic Espionage, and the Finnish Security Intelligence Service », chap. in, *Intelligence Elsewhere: Spies and Espionage Outside the Anglosphere*, Philip H.J. Davies et Kristian C. Gustafson (dir.), pp. 265-284, Georgetown University Press, 313p.
- Johnson, Loch K. (2008), « The United States », chap. in, *PSI Handbook of Global Security and Intelligence: National Approaches. Volume one: The Americas and Asia*, Stuart Farson, Peter Gill, Mark Phythian et Shlomo Shpiro (dir.), pp. 52-66, PSI, 677p.
- Johnson, Loch (2003), « Bricks and Mortar for a Theory of Intelligence », *Comparative Strategy*, vol. 22, n°1, pp. 1-28.
- Lillbacka, Ralf G. V. (2013), « Realism, Constructivism, and Intelligence Analysis », *International Journal of Intelligence and CounterIntelligence*, vol. 26, n°2, pp. 304-331.
- Loi antiterroriste de 2015*, L.C. 2015, c 20.
- Loi de 2017 sur la sécurité nationale*, Première session, quarante-deuxième législature, 64-65-66-67 Elizabeth II, 2015-2016-2017-2018, adopté par la Chambre des Communes le 19 juin 2018.
- Lowndes, Vivien et Mark Roberts (2013), *Why Institutions Matter : The New Institutionalism in Political Science*, Palgrave Macmillan, 236p.
- MacDonald, Nicholas A. (2011), « Les parlementaires et la sécurité nationale au Canada », *Revue Parlementaire Canadienne*, pp. 33-41.
- Marrin, Stephen (2018), « Evaluating intelligence theories: current state of play », *Intelligence and National Security*, vol. 33, n°4, pp. 479-490.

- Massie, Justin (2013), *Francosphère: l'importance de la France dans la culture stratégique du Canada*, Presses de l'Université du Québec, 312p.
- Massie, Justin (2009), « Making sense of Canada's 'irrational' international security policy: A tale of three strategic cultures », *International Journal*, vol. 64, n°3, pp. 639-644.
- Meyer, Christoph O. (2005), « Convergence Towards a European Strategic Culture? A Constructivist Framework for Explaining Changing Norms », *European Journal of International Relations*, vol. 11, n°4, pp. 523-549.
- Murphy, Philip (2002), « Creating a commonwealth intelligence culture: the view from Central Africa 1945-1965 », *Intelligence and National Security*, vol. 17, n°3, pp. 131-162.
- Nossal, Kim Richard, Stéphane Roussel et Stéphane Paquin (2015), *The Politics of Canadian Foreign Policy*, 4e édition, McGill-Queen's University Press, 396p.
- O'Connell, Kevin M. (2004), « Thinking About Intelligence Comparatively », *The Brown Journal of World Affairs*, vol. 11, n°1, pp. 189-199.
- Parkinson, Ted (2006), « Has the Time Arrived for a Canadian Foreign Intelligence Service? », *Canadian Military Journal*, pp. 15-22.
- Phythian, Mark (2015), « Cultures of National Intelligence », chap. in, *Routledge Companion to Intelligence Studies*, Robert Dover, Michael S. Goodman et Claudia Hillebrand (dir.), pp. 33-41, Routledge, 363p.
- Phythian, Mark (2009), « Intelligence theory and theories of international relations: Shared world or separate worlds? », chap. in, *Intelligence Theory: Key questions and debates*, Peter Gill, Stephen Marrin et Mark Phythian (dir.), pp. 54-72, Routledge, 235p.
- Robinson, Paul (2009), « The Viability of a Canadian Foreign Intelligence Service », *International Journal*, vol. 64, n°3, pp. 703-716.
- Rogg, Jeffrey P. (2018), « Quo Vadis? A comparatist meets a theorist searching for a grand theory of intelligence », *Intelligence and National Security*, vol. 33, n°4, pp. 541-552.
- Ross, Marc Howard (2009), « Culture in Comparative Political Analysis », chap. in, *Comparative Politics : Rationality, Culture, and Structure*, Mark Irving Lichbach et Alan S. Zuckerman (dir.), pp. 134-161, Cambridge University Press, 497p.

- Rudner, Martin (2006), « The Historical Evolution of Canada's Foreign Intelligence Capability: Cold War SIGINT Strategy and its Legacy », *Journal of Intelligence History*, vol. 6, n°1, pp. 67-83
- Rudner, Martin (2004), « Challenge and response: Canada's intelligence community and the war on terrorism », *Canadian Foreign Policy Journal*, vol. 11, n°2, pp.17-39.
- Schein, Edgard H. (1992), *Organizational Culture and Leadership*, Jossey-Bass, 418p.
- Schein, Edgard H. (1991), « What Is Culture ? », chap. in, *Reframing Organizational Culture*, Peter J. Frost, Larry F. Moore, Meryl Reis Louis, Craig C. Lundberg et Joanne Martin (dir.), pp. 243-253, Sage, 400p.
- Shore, Jacques J.M. (2006), « Intelligence Review and Oversight in Post-9/11 Canada », *International Journal of Intelligence and CounterIntelligence*, vol. 19, n°3, pp. 456-479.
- Sims, Jennifer (2015), « The Theory and Philosophy of Intelligence », chap. in, *Routledge Companion to Intelligence Studies*, Robert Dover, Michael S. Goodman et Claudia Hillebrand (dir.), pp. 42-49, Routledge, 363p.
- Sims, Jennifer (2009), « Defending adaptive realism: Intelligence theory comes of age », chap. in, *Intelligence Theory: Key questions and debates*, Peter Gill, Stephen Marrin et Mark Phythian (dir.), pp. 151-165, Routledge, 235p.
- Smith, Philip et Alexander Riley (2009), *Cultural Theory : an introduction*, Blackwell, 307p.
- Svendsen, Adam D. M. (2009), « Connecting Intelligence and Theory : Intelligence Liaison and International Relations », *Intelligence and National Security*, vol. 24, n°5, pp. 700-729.
- Tierney, Michael (2015), « Past, Present, and Future: The Evolution of Canadian Foreign Intelligence in a Globalized World », *Canadian Military Journal*, vol. 15, n°2. pp. 44-54.
- Turner, Michael A. (2004), « A distinctive U.S. Intelligence Identity », *International Journal of Intelligence and CounterIntelligence*, vol. 17, n°1, pp. 42-61.
- Wark, Wesley K. (1989), « The Evolution of Military Intelligence in Canada », *Armed Forces and Society*, vol. 16, n°1, pp. 77-98.
- Warner, Michael (2009), « Building a Theory of Intelligence Systems », chap. in, *National Intelligence Systems: Current Research and Future Prospects*, Gregory

- F. Treverton et Wilhelm Agrell (dir.), pp. 11-37, Cambridge University Press, 294p.
- Welch, Stephen (2013), « Political Culture: Approaches and Prospects », chap. in, *Intelligence Elsewhere: Spies and Espionage Outside the Anglosphere*, Philip H.J. Davies et Kristian C. Gustafson (dir.), pp. 13-26, Georgetown University Press, 313p.
- Westerfield, Bradford (1997), « American exceptionalism and American intelligence », *Freedom Review*, vol. 28, n°2, en ligne à <http://connection.ebscohost.com/c/articles/9711036030/american-exceptionalism-american-intelligence>, consulté le 11 septembre 2018.
- Williams, Raymond (2019), « The Analysis of Culture », chap. in, *Cultural Theory and Popular Culture : A Reader*, John Storey (dir.), pp. 29-36, Routledge, 661p.
- Williams, Raymond (2011) [1958], « Culture Is Ordinary », chap. in, *Cultural Theory : An Anthology*, Imre Szeman et Timothy Kaposy (dir.), pp. 53-59, Wiley-Blackwell, 548p.